

CONFÉRENCE — ADDRESS

*Des phénomènes de répétition à la conceptualisation en histoire**

Roland MOUSNIER**

Le but de cette conférence est de mettre en lumière l'erreur que l'on fait d'ordinaire, du point de vue du travail historique, lorsqu'on oppose l'histoire, dont l'objet serait le particulier, l'individuel, etc., aux sciences de la nature, visant elles, à l'universel. Car, en réalité, qu'il s'agisse de la biographie, de l'étude de groupes ou d'une société, l'historien conceptualise à partir d'une foule de phénomènes de répétition. Mais c'est aussi par comparaison et différenciation de phénomènes de répétition qu'il forme des concepts généraux (ordres, castes, classes) permettant de regrouper ou de distinguer des types de hiérarchies sociales, indépendamment du temps ou du lieu. Et ce que l'on peut faire pour les hiérarchies sociales, on peut le faire également pour les monarchies, par exemple, les systèmes politiques ou les systèmes de civilisation.

The purpose of this conference is to draw attention to the error which is commonly made, in historical work, of comparing history, the object of which is the particular, the individual, etc., to the natural sciences, which deal with the universal. For in reality, whether we are dealing with biography, the study of groups or that of a society, the historian conceptualizes from a mass of phenomena of repetition. But it is also by comparison and differentiation of phenomena of repetition that he forms general concepts (orders, castes, classes) which allow him to group and distinguish types of social hierarchies independent of time or of place. And what can be done for social hierarchies may equally well be done for monarchies, for instance, or for political systems, or for systems of civilization.

Pour la plupart des historiens, des philosophes et des savants depuis les origines, l'histoire est la connaissance de l'individuel, du singulier, un récit, ou une description, autre forme de récit. Aristote disait : « La poésie est plus philosophique et d'un genre plus noble que l'histoire, car la poésie s'élève jusqu'au général tandis que l'histoire n'est que la science du particulier. Le général, c'est que telle ou telle catégorie d'hommes fera ou dira ceci ou cela, selon le vraisemblable ou le nécessaire. Le particulier, c'est ce qu'a fait Alcibiade ou ce qui lui est arrivé¹ ». Ainsi Aristote croit à la possibilité d'une science de l'homme qui pourrait classer les humains en types, chacun disposé à agir selon ses caractères, soit nécessairement, soit selon des probabilités. Mais pour lui, cette science n'est pas de l'histoire.

* Conférence prononcée à l'Institut de France, lors de la séance publique annuelle des cinq Académies de l'Institut, le 23 octobre 1984.

** Membre de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques), professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV).

1. Aristote, *Art poétique*, éd. par J. Voilquin et J. Capelle, Garnier, ch. IX, *Histoire et poésie*, 3, 4, p. 449-51.

Cette opposition de la science et de l'histoire a traversé les siècles. On nous dit que les sciences de la nature rangent leurs objets sous des concepts qui expriment ce que renferment de commun la multitude des choses particulières. Ces concepts ont dès lors un contenu universel. Le savant ordonne ces concepts universels en un système où chaque chose et chaque procès trouvent sa place. Le but, c'est l'universel.

Au contraire, l'histoire, nous dit-on, s'intéresse à ce qui se produit une fois seulement, vise à représenter exactement, avec leurs traits individuels, des existences particulières, en différents points de l'espace et aux différents instants de la durée, pour mettre en lumière les changements. Bien sûr, rien n'est isolé dans la réalité. Chaque objet historique entre dans un même ensemble avec d'autres objets et se trouve plus ou moins déterminé dans sa propre individualité. C'est aussi un objet de l'histoire que la dépendance réciproque des choses et des événements individuels. Mais il ne faudrait pas confondre ce rapport d'une partie au tout qui la comprend (par exemple le Parlement de Paris dans la France d'Ancien Régime) avec le rapport d'un exemplaire au concept universel qui le domine dans les sciences de la nature. Le tout est lui-même en histoire un individuel, l'ancienne France dans l'exemple précédent.

Les sciences de la nature, pour comprendre un objet quelconque sous un concept général, l'isolent par la pensée et l'expérience. L'histoire relie ses objets individuels avec le tout individuel dont ils sont les parties, comme elle les trouve reliés à ce tout dans la réalité. Le milieu est le tout auquel un individu appartient à titre de partie et ce tout constitue lui aussi un objet individuel et qui ne se répète jamais. L'histoire représente ce milieu à chaque point de l'espace, à chaque époque du temps avec son caractère individuel et particulier, et les relations des individus, singuliers ou collectifs, avec leur milieu. Mais l'histoire ne cherche jamais à construire un système de concepts généraux dans lequel on ferait entrer ce qui se répète en tout temps et en tout lieu.

Même notre cher Henri-Irénée Marrou publiait encore en 1975 que l'histoire aspire à saisir « ce que jamais on ne verra deux fois ». Prenez connaissance des traités de méthodologie historique qui paraissent chaque année. Vous aurez bien de la malchance si vous ne tombez pas sur l'affirmation que l'objet de l'histoire est l'individuel, le particulier, la personne, l'événement. Comme une antienne dans une liturgie. Comment ne pas se sentir écrasé par cette unanimité et cette évidence?

Et pourtant tel ou tel historien peut éprouver ce sentiment de malaise que donne l'inadéquation d'une affirmation à la réalité. Il peut se dire que l'unanimité ne fait pas preuve et que des évidences peuvent produire l'effet de pétrification de la tête de Méduse. Il peut se demander s'il n'y a pas confusion, si même de grands esprits n'ont pas vu une opposition de nature, dans des approches successives du réel.

Car qu'est-ce que le singulier, l'individuel, en histoire? Si nous voulons étudier une personne qui a bien existé, qui était bien réelle, comme le protecteur et l'inspirateur de l'Académie française, Richelieu, qui est à l'origine de notre présence ici aujourd'hui, que trouvons-nous? Des documents divers, bâtiments, portraits, médailles, etc. Les plus nombreux de ces documents sont des amas de bouts de papier manuscrits, poussiéreux, les uns de son écriture, certains portant sa signature, imitée probablement par le secrétaire à la main, les autres provenant d'autres personnes et prétendant exprimer ses ordres, demander pour lui des informations, parler de lui, de ses actes, de ses paroles, de ses états, de ses comportements divers. Et de la répétition par catégories de ces traces singulières nous allons inférer des catégories d'actes récurrents au fil des jours, des saisons, des années,

du lever au coucher, et de ces catégories dégager un concept, le concept de la personne Richelieu. Un historien un peu distrait, un lecteur un peu rapide pourront croire retrouver le singulier, la personne, telle qu'elle vivait. En fait, ils trouvent un concept, général par rapport à une foule d'actes répétitifs par catégories. L'historien a compris une foule d'actes particuliers, récurrents, sous le concept Richelieu. C'est de la même façon d'ailleurs que nous connaissons la plupart de nos contemporains, même ceux que nous côtoyons, et que nous connaissons surtout par les moyens de la connaissance indirecte, par documents, auxquels s'ajoutent pour nous le oui-dire, documents que nous utilisons d'ordinaire en choisissant l'interprétation la plus malveillante.

Ce Richelieu, cette personne, les documents nous suggèrent qu'elle faisait partie de groupes, étendus dans le temps et dans l'espace, d'une durée bien plus longue que la personne en cause, groupes formés eux-mêmes de personnes présentant des caractères communs, qui peuvent se dégager de nombreux actes récurrents, de phénomènes de répétition, les cardinaux de l'Église romaine, les gentilshommes français, groupes dont chacun, nous dit-on, est une totalité singulière, unique, dont l'existence à travers les siècles constitue un événement. Si nous désirons nous représenter la personne que constitue un de ces groupes, celui des gentilshommes français, nous trouvons que ceux-ci ont laissé des traces dans une multitude d'actes répétés soit au cours de la vie de chacun, soit à l'intérieur du groupe et dans sa durée : baptêmes, contrats de mariage, actes de décès, donations, achats, ventes, nominations, manifestes, déclarations, etc. De ces actes, nous pouvons inférer les caractères et propriétés du groupe. Mais ces mêmes documents nous les montrent en rapports avec d'autres personnes qui ne sont pas des gentilshommes, de sorte que nous voici peut-être amenés à désirer nous représenter ce qu'on nous dit une autre singularité, la société française au temps de Richelieu, et avant lui et après lui, particulièrement dans un mode de rapports que nous révèlent les documents, ce qui concerne l'estime sociale, le rang, la séance, et tout ce qui en découle de pouvoir et d'argent, autrement dit la hiérarchie sociale, la stratigraphie sociale de cette société. L'on peut reconstituer cette stratigraphie de diverses façons : par les associations effectives des contemporains entre eux, les relations proprement sociales, alliances matrimoniales, appartenance à des corps professionnels, participation à des compagnies, à des sociétés confessionnelles, savantes, artistiques, à des partis, à des coteries, par le rôle joué dans les rapports de production, par les conflits intérieurs à la société d'ensemble, manifestations, grèves, émeutes, séditions. Toujours, il s'agit de partir d'actes qui se répètent, souvent quotidiennement, simultanément ou successivement, d'actes qui se succèdent dans un ordre constant, imposé, semble-t-il, soit par leur nature soit par un pouvoir, dans des procès répétés des milliers, des dizaines de milliers de fois, et d'où nous inférons la stratigraphie de cette société, l'être de cette société et les modifications de cet être au cours des âges, un concept, des concepts, également.

Mais bien entendu, chemin faisant, nous avons constaté combien cette hiérarchie sociale du temps de Richelieu était différente de la nôtre. En fait, nous n'avons pu reconstituer cette hiérarchie sociale que par comparaison constante, spontanée, implicite, avec ce que nous connaissons ou croyons connaître de la nôtre. Sans comparaison constante, instinctive, nous n'arriverions à rien connaître du tout d'une société donnée. Évidemment, la comparaison est pleine de dangers puisque, pour bien l'effectuer, il faudrait posséder une connaissance approfondie de chacun de ses termes, ce qui est rarement réalisé et presque impossible, s'il s'agit de comparer des sociétés globales. Mais la comparaison s'impose à nous. Elle est un procédé naturel de l'esprit humain. Nous la pratiquons inconsciemment toujours. Il vaut mieux l'effectuer consciemment. Il peut donc nous venir à l'esprit de comparer cette hiérarchie sociale française à d'autres pour voir si elle est unique ou si

d'autres lui ressemblent. Si nous entreprenons la comparaison par les phénomènes qui se répètent, cette fois-ci consciemment et méthodiquement, nous ne tardons pas à découvrir des hiérarchies sociales semblables qui forment groupes, et d'autres qui en diffèrent et qui constituent d'autres groupes. Dans ces groupes se répètent les principales caractéristiques, les principales propriétés. Chacun de ces groupes fonctionne selon un certain mode. Chacune des hiérarchies qui le compose peut fonctionner plusieurs siècles, voire un millénaire et plus, selon le même mode. À l'intérieur des hiérarchies de chaque groupe, se répètent des séries d'événements, qu'au premier abord et sur une courte durée, l'historien pourra croire causés par des événements antérieurs, mais qui semblent bien dépendre de la constitution de ces hiérarchies sociales, comme le rhume de cerveau à répétition dépend de la constitution de certains humains. Il existe divers types de hiérarchies sociales. Pour préciser les idées, retenons-en seulement trois. La hiérarchie sociale en ordres, distingués les uns des autres par le degré d'estime sociale, de dignité, d'honneur (ou le contraire) attaché par le consensus de cette société à diverses fonctions sociales (dont font partie les professions et métiers), avec le pouvoir relatif qui dépend de cette estime sociale et la part des biens matériels qui en découle; la hiérarchie sociale en castes, distinguées les unes des autres, par le degré de pureté religieuse héréditaire, dont dépend l'aptitude à certaines fonctions sociales, à leur pouvoir et à leur richesse ou à leur pauvreté relatifs; la hiérarchie sociale en classes, distinguées les unes des autres par leur place sur le marché, leur participation à la production, leurs rapports de production, dans des sociétés où commerce et industrie dominant l'activité économique et où la première valeur humaine est devenue la production des biens matériels pour le marché.

Nous pouvons même, dans chacune de ces catégories, déterminer un type idéal, un schéma organique aux parties mutuellement dépendantes, un organisme fonctionnant en vertu de relations structurales, concevoir la société d'ordres, ou la société de classes, ou celle de castes, débarrassée de tous les éléments dysfonctionnels, fonctionnant sans heurts, comme une machine bien huilée, ou mieux encore comme un organisme parfaitement bien constitué et sain en toutes ses parties. Et nous pouvons classer dans chaque catégorie ordres, castes, classes, les hiérarchies sociales que nous avons examinées selon leur degré de proximité ou d'éloignement du type idéal. En somme, nous pouvons construire une espèce de modèle et voir en combien d'exemplaires il se reproduit et les qualités ou défauts des copies.

Nous nous affranchissons ici de l'espace et du temps, c'est-à-dire de la chronologie, mais non de la durée. Car, de l'état où nous trouvons ces différentes hiérarchies sociales, de leurs antécédents et de leurs conséquents, nous pouvons inférer une succession de changements d'état de chacune de ces hiérarchies, de phases successives, comme les différents états d'un vivant, de la naissance à la mort, donc une évolution de ces hiérarchies sociales depuis leur formation, par leur croissance, leur apogée, leur déclin par adultération, leur mort par transformation en une autre hiérarchie sociale.

Autrement dit, nous avons formé des concepts généraux dans lesquels nous faisons entrer ce qui se répète en divers temps et en divers lieux.

Mais alors, nous dira-t-on, si vous avez bien procédé, si vous avez atteint la vérité d'une réalité, vous en êtes arrivés à la science, vous ne faites plus de l'histoire. À quoi celui qui appelait le système solaire une anecdote bonne pour vérifier les lois de Newton objecterait que nous traitons de phénomènes qui se déroulent sur le globe terrestre à un moment réduit de son évolution, deux mille ans au plus, donc en un lieu et en un temps particuliers, donc que nous faisons toujours du particulier, du récit, de l'histoire. N'est-il pas évident

que l'existence des hommes sur la Terre depuis 4 millions d'années environ et, nous l'espérons, pour quelque temps encore, n'est qu'un événement? À quoi nous pourrions répondre que, si nous avons procédé correctement, nous avons atteint des concepts doublement universels : universels parce qu'ils sont et seraient valables pour un esprit connaissant, en tous temps, en tous lieux; universels parce que ces types de hiérarchie pourraient se reproduire partout dans l'Univers là où se reproduirait l'ensemble de circonstances qui leur ont donné l'existence. Mais science ou histoire, cela devient une question de définition. Comme nous avons toujours procédé de la même façon, nous prétendons faire toujours de l'histoire. Peut-être l'histoire est-elle la connaissance fondamentale?

Mais considérant que Richelieu a été aussi le favori d'un roi et le principal ministre d'une monarchie à une époque où il y a eu plusieurs favoris de rois divers et plusieurs premiers ministres de différentes monarchies, nous pouvons entreprendre le même travail de comparaison par les phénomènes de répétition sur les monarchies et les ministres. Eh quoi! s'écria-t-on, vous allez faire de l'histoire politique! Ne savez-vous pas qu'un esprit qui se veut bon doit la fuir? Pourquoi donc? Tout homme n'est-il pas chaque jour de sa vie un gouverné et, sans qu'il s'en doute toujours, un participant aux activités des gouvernants? La vie quotidienne de chaque homme n'est-elle pas influencée du lever au coucher et de la naissance à la mort par les décisions du gouvernement et les actes de l'administration? Chassez l'ordre politique de vos études et de vos pensées, il reviendra au galop. Nous ferons sans vergogne le même travail sur les phénomènes de répétition des monarchies et nous chercherons le type idéal de la monarchie, les différents modèles de monarchies et nous les classerons aussi dans un ordre génétique avec leurs rapports aux types de sociétés correspondants. Et le même travail serait à faire pour tous les systèmes politiques.

Aussi bien, nous pouvons concevoir la possibilité des mêmes opérations par les phénomènes de répétition pour les différents systèmes de civilisations, c'est-à-dire pour les différents systèmes de valeurs et pour les différents types de sociétés globales qu'ils engendrent. N'y a-t-il pas un bel avenir pour l'étude des phénomènes de répétition en histoire?